

Souvenirs de Garonne et nouvelle théorie de l'espèce...

Lorsque j'essaie de rassembler les premiers souvenirs de ma plus petite enfance, la Garonne est là, déjà présente.

Je n'avais pas encore trois ans, mais j'ai en mémoire l'hiver 56 : dans la cour de la ferme, au bord du petit chemin balayé par mon grand-père, la neige accumulée dépassait ma taille ; c'est donc entre deux murs de glace que j'allais en famille au pré de Naya pour dévaler la pente qui conduisait au fleuve, serré contre mon père, sur une luge de sa fabrication. Au bout de l'immense pré, la Garonne presque gelée charriait d'énormes blocs de glace qui s'entrechoquaient dans de longs crissements et menaçaient de former une couche épaisse et continue semblable à celle du mémorable et terrible hiver de 1615 où les charrettes traversaient de Langon à Saint Macaire sur la glace épaisse de plusieurs dizaines de centimètres.

Quelques mois plus après cette colère climatique, c'est sous les chaleurs de juillet que j'ai bu pour la première fois l'eau de la Garonne. Mes parents qui m'avaient assis sur une petite plage de sable fin s'étaient avancés de quelques mètres dans le fleuve sur une langue de gravier du « pas de la mule » pour s'y baigner. J'ai tenté de les rejoindre en bravant les eaux du fleuve qui referma malicieusement sur moi son étreinte. Ce fût là mon véritable baptême et de ce premier corps à corps avec le fleuve est née une complicité fusionnelle, faite de respect, de crainte et de passion.

Bien plus tard, quelques semaines avant ma première communion, j'accompagnais mon père pour lever les cordeaux. Mon père possédait une licence de pêcheur amateur aux engins pour 12 cordeaux sur lesquels il installait trois hameçons et qu'il plaçait la nuit dans le lit du fleuve. C'était un privilège très ancien des riverains les autorisant à pêcher pour leur propre consommation par des méthodes issues de la nuit des temps, en particulier au tramail ou avec des nasses faites d'osier. Je suis aujourd'hui encore (et mon fils aussi) détenteur de cette fameuse autorisation de « pêcheur amateur au filet et aux engins » remise sans cesse en cause par les technocrates libéraux qui n'ont cessé que de couper les racines qui relient les hommes à la nature et à leur propre histoire.

La pêche au cordeau n'était pas de tout repos car il fallait d'abord ramasser les vers en labourant. Mon père les mettait dans des boîtes de petits pois qui le suivaient partout durant les travaux des champs ; elles se retrouvaient ainsi accrochées à la charrue ou au manche de la décavaillonneuse et il n'hésitait pas à arrêter le cheval d'un « hôôô » retentissant pour glisser un ver dans l'escarcelle des trésors piscicoles à venir...

Cette pêche permettait de prendre toutes sortes de poissons qui agrémentaient joliment les repas d'une famille de paysans : platasse (flet), cabos (chevesne), gardons, brêmes, sandres, carpeaux, anguilles...

C'est ces dernières que je préférais quand ma grand-mère les faisait revenir à la persillade. Mais il fallait les mériter. En effet, les anguilles se prenaient à la marée du soir et le pêcheur devait relever les cordeaux au milieu de la nuit avant que ces garces ne fassent trop de nœuds ou ne se « défassent en s'entortillant » comme le disait mon père. J'étais chargé de tenir la lampe électrique. Je tremblais de tout mon corps sous les ombres menaçantes des saules qui s'allongeaient et s'étiraient à loisir sous les rayons de la lune avec pour décors sonore le cri inquiétant des oiseaux de nuit qui rebondit d'une rive à l'autre... ou le saut bref d'un poisson à quelques mètres qui vous fait tressaillir.

Parfois mon père allait seul à la Garonne la nuit tombée après la soupe du soir ; je le revois encore un jour entrer dans ma chambre, la lampe électrique à la main et au bout du lit me montrer un immense poisson qu'il venait d'attraper : un gros sandre, je crois. Tiré un peu trop brutalement de mon sommeil, ce poisson me semblait gigantesque et ruisselait encore des eaux de la Garonne qui m'emportaient dans un immense tourbillon. Mon père m'apparut alors comme un géant immense plus fort que tous les monstres de Garonne réunis, ceux-là mêmes qui avaient avalé pas mal de jeunes de Saint Pierre, imprudents ou maladroits, lorsqu'ils

s'étaient aventurés dans l'eau pour décrocher un hameçon pris dans un arbre ou simplement pour jouer entre amis à défier et provoquer le fleuve. « Qu'est-ce que tu vas le réveiller pour tes bêtises ! » criait ma mère en colère à l'idée d'avoir à « nettoyer » ce poisson au lieu de profiter d'un repos bien mérité après une dure journée de travail.

Etonné par cette passion de mon père pour la Garonne, je le soupçonnais donc d'aller parfois seul la nuit « au bord de l'eau » pour y rencontrer des sirènes dont quelques anciens m'avaient assuré avoir aperçu la queue quand elles plongeaient dans les eaux à l'arrivée des pêcheurs.

Quand Jean Carrier, fabuleux conteur de l'Entre Deux Mers, me fournit quelques années plus tard la « carte officielle des graviers à sirène » répertoriés par ses soins, j'ai réalisé alors qu'il s'agissait peut-être simplement des ébats amoureux d'esturgeons sur les frayères de graviers.

Autres instants magiques, les premiers jours de mai car si l'eau était basse, tout le village se retrouvait en bas de Pinarguet et de l'Agasse pour voir les pêcheurs à l'alose : les frères Darcos.

La manœuvre était délicate : la pêche collective et très technique n'était pas à la portée du premier venu. On déroulait, souvent à la rame, un immense filet sur toute la largeur de la Garonne ; il était retenu et tiré par 5 ou 6 hommes et quand l'immense senne venait se caler à la berge chacun s'approchait pour voir le ballet magique des aloses dans la poche ainsi formée. Le poisson frais attrapé était aussitôt vendu sur place.

Je fréquentais également deux autres lieux magiques, en amont de l'ancien port des « Arroucats ». La pierre plate et l'embouchure du ruisseau de Mauléon appelé ainsi pour le distinguer du ruisseau de Mérigon.

J'ai passé des années de mon adolescence sur cette pierre plate, au pied de la demeure des seigneurs de Mondiet. C'était un repère significatif du niveau des eaux pour les gabarriers. En fait de pierre, il s'agit simplement d'un immense rocher issu de la falaise et étonnamment plat mais bien utile pour pêcher et se reposer à l'ombre d'un grand saule, dans un lieu très poissonneux.

Mon autre terrain de prédilection était donc l'embouchure du ruisseau, un modeste affluent porté sur aucune carte. On y accédait par un véritable chemin de croix. Il fallait passer la chicane d'une barrière à vache, croiser un taureau, se brûler les cuisses aux orties pour arriver aux grands fonds, un endroit idéal pour les plus gros poissons. Dès les premiers jours de septembre, c'était là que le Maxime Bertoneau, le pêcheur de carpes exerçait ses immenses talents à l'aide de techniques et de mixtures d'avant-garde. Il venait chez mes parents concasser des fèves pour réaliser un appât d'une extraordinaire efficacité. Il pêchait des carpes monstrueuses qu'il gardait vivantes en les attachant ensuite à un piquet par une corde passée dans les ouïes. J'en garde un souvenir émerveillé qui a marqué toute ma vie.

On y rencontrait aussi, l'été, Maxime Petit un pêcheur professionnel du port de Saint Pierre d'Aurillac. Pourtant habitué à la pêche aux « gros », ce spécialiste de la godille pour manœuvrer sa yole, venait, à l'heure de la sieste, se détendre en pêchant délicatement l'ablette, à la mouche, pendant qu'en haut de Mauléon, le Pierre Tastet et la Gabrielle s'engueulaient à tue-tête.

Le fils Tastet (le Dédé) était un copain de mon père et venait parfois nous voir pêcher. C'est ainsi qu'un jour, apercevant un « cordon de piballes » remontant le long du bord, il partit chez lui chercher un seau et fit prisonnier quelques kilogrammes d'alevins d'anguille en se servant adroitement de cet ustensile comme d'une épuisette. Il était ravi de sa pêche car la piballe était une nourriture gratuite et abondante pour nourrir... les canards ! voilà donc le sort qu'on réservait dans une modeste famille paysanne à un poisson qui n'a pas plus de saveur à leur yeux qu'un méchant silure de trois livres.

C'est juste en dessous de ce ruisseau que je viens encore chaque été attraper quelques carpes à côté du poste du « Popaul », un pêcheur de carpe sur le tard avec « ses » techniques personnelles. Il accrochait en effet à son bas de ligne un « sac de patates » rempli de maïs et d'un appât de sa composition qui heurtait l'eau au lancer dans un bruit de tonnerre. Les carpes

d'ordinaires si méfiantes allaient volontiers mordre à son hameçon, peut-être par curiosité pour la décontraction du bonhomme ou bien simplement par politesse et par respect pour ce gaillard si sympathique qui étalait son torse nu pendant des heures sous un soleil de plomb dans l'espoir de capturer un poisson.

Un soir très tard, il attrapa une carpe énorme qui devait bien peser ses trente livres. Il partit vite la montrer à quelques fidèles ami(es) du bourg, distant de plus d'un kilomètre.

Je ne sais si vous avez tenu dans les mains un tel monstre mais cette tête immense qui vous fixe avec son œil rond devient rapidement si profondément humaine qu'elle bouleverserait le pire des tyrans. Aussi notre Popaul, doté d'une extrême sensibilité, décida au bout de quelques instants de la ramener dans la Garonne. « Je l'ai tenu un petit moment au ras de la surface, je l'ai caressée en la soutenant sous le ventre ... et elle est partie tranquillement au bout de 10 minutes » me raconta-t-il le lendemain.

Elle était ainsi retournée dans la Garonne, sans un mot (comme il se doit pour une carpe), mais notre mémère doit encore se rappeler du jour où elle a visité pendant une bonne demi-heure le bourg de Saint Pierre d'Aurillac avant de rentrer (en 4L s'il vous plait) se cacher sous les rochers millénaires du seuil de Mauléon.

Mais je ne peux continuer à égrainer ainsi mes souvenirs sans tourner aussitôt et délibérément mon regard vers l'avenir.

J'ai en effet un immense respect pour la Garonne car ce fleuve est là la fois le témoin d'une histoire passée qui ne doit rien au hasard mais aussi le thermomètre de notre civilisation et le baromètre des temps à venir.

La Garonne nous renvoie à l'eau, c'est-à-dire au début de notre civilisation humaine et au-delà de nous-mêmes, elle nous livre le secret des temps immémoriaux. Elle nous renvoie aux mille fourmillements de notre propre espèce. L'eau est au début de la chaîne de la vie et de l'aventure humaine.

Elle est source, pour les peuples d'Aquitaine, de bon sens et d'expérience pour qui sait observer.

Avez-vous par exemple imaginé en ramassant simplement un galet tout rondelet sur le bord du fleuve au nombre de fois où il avait du frotter et limer son corps à d'autres galets avant de devenir si lisse et rond... Quelques millénaires plus tard ?

Avez-vous assisté à ce moment d'une rare intensité où le fleuve est immobile au sommet de la « marée haute » ? À cet instant précis, alors que rien ne semble bouger, la puissance de la nature est à son comble. Les forces s'équilibrent entre les eaux de la mer qui remontent l'estuaire et celles qui arrivent de l'amont. Durant quelques minutes, la marée océane fait jeu égal avec des masses énormes d'eau venues des montagnes. Le promeneur distrait pourrait penser à tort qu'il ne se passe rien et pourtant, des forces colossales s'affrontent dans un équilibre gigantesque mais tellement précaire !

J'ai longtemps médité sur ce galet tout rondelet et cet instant trompeur d'immobilité.

Jeune adolescent, alors que j'observais le Georges Déjean qui pêchait le cabos au doriphore depuis son nègue-can, celui-ci s'approcha de moi et me demanda ce que je faisais là, assis au bord du fleuve... je lui répondis que j'aimais beaucoup me promener au bord de la Garonne, que j'adorais l'observer, l'écouter, le caresser des yeux.

Il secoua la tête en murmurant... « Tu n'y peux rien, mon drôle, chez toi c'est atavique... ! » Dès mon retour, je me précipitais sur le premier dictionnaire venu. Voyons... ça y est... atavique... atavique... « synonyme : héréditaire... prédisposition innée à certains comportements notamment rebelles et qui peut ré-apparaître après plusieurs générations. »

Ce jour là, j'ai pressenti que le fleuve pouvait façonner un homme et j'ai mieux compris aussi cette fascination de l'eau au plus profond de nous-mêmes. Cela remonte à loin, très loin... à la naissance même de l'homme.

D'ailleurs, la Genèse fournit une explication fort plaisante et d'une familiarité troublante... citée par Eric Orsona dans « L'avenir de l'eau » :

« Les âmes à l'origine, étaient toutes rassemblées dans un lac de semences aqueuses où elles se baignaient dans une félicité parfaite. Puis vint le temps où le démiurge condamna ces âmes à prendre chair en prélevant une goutte de cette semence pour le confier au ventre d'une femme. Les âmes en avaient beaucoup d'épouvante, comme si elles pressentaient déjà les malheurs de l'incarnation. C'est pour les apaiser et surtout pour leur faire perdre toute mémoire de l'état paradisiaque que Dieu chargea les anges d'accompagner les âmes dans leur nouveau destin et d'étendre leur main sur l'enfant au moment de sa sortie au jour, pour effacer en lui tout souvenir de son parcours antérieur et lui permettre de vivre presque aveuglément son parcours sur la Terre ».

C'est mon ami Abel, chasseur de palombe devant l'éternel, qui m'a fait toucher du doigt ce sens de nos propres origines. Il pense que cet attrait de l'eau est une réminiscence des temps immémoriaux où nous étions encore des poissons, au début de l'aventure de l'humanité ; il pense de la même manière que nous avons (aussi) en mémoire chromosomique la période où l'homme était un oiseau.

Abel est peut-être sans le savoir à l'origine d'un nouveau regard de la science sur l'épopée de l'homme et sur l'origine de nos plus profondes pensées. Ce gascon, génie ignoré de la science, m'a convaincu de la portée de sa théorie quand, après un repas bien arrosé à la palombière, il est monté sur sa chaise, a roucoulé toute gorge déployée puis a agité les bras comme les ailes d'un goéland en fixant obstinément le ciel vers lequel il menaçait de s'envoler.

Il est redevenu ainsi sous nos yeux l'oiseau qu'il avait été des millénaires plus tôt ; sentant le public convaincu, il déclara alors solennellement qu'au cours de l'histoire de la Terre, nous avons tous sans aucune exception été des poissons puis des oiseaux, oubliant volontairement les reptiles dont il avait la plus grande horreur. Il réalisait en cet instant même un saut prodigieux dans la pensée humaine et la théorie de l'espèce.

Mais, cette remarquable avancée philosophique d'un druide improvisé posait inmanquablement et brutalement à notre assemblée primitive réunie au cœur de la forêt des Landes de Gascogne « LA » question essentielle : ***« À une époque où le rythme de l'histoire s'accélère furieusement pour l'espèce humaine... qu'allons nous faire ensemble de la prochaine étape de notre civilisation ? »***

Michel Hilaire

Texte offert à AVL pour « mémoire d'eau et d'oc » en pensant très fort à toute ma famille et à tous les gascons garonnais (les gagas) présents, passés et à venir.